

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DEUX DUCHESSES

PREMIÈRE PARTIE — L'AMOUR... OU LA VIE!

I. — OU LES MORTS SE RETROUVENT

A la fin de la première partie de ce récit,* nous avons laissé

Cuchillo et la Mariquita en face l'un de l'autre, au moment où ils venaient de se reconnaître, au moment où cette reconnaissance faisait tomber des mains de la fausse Dolorès, le couteau qu'elle s'appropriait à plonger dans le cœur du duo Paul de Kandos, son mari et son assassin.

La Mariquita troublée, comme tout le monde, par les suites de l'enquête ouverte à Buenos-Ayres, deux années auparavant, avait cru à la mort de Cuchillo, de même que celui-ci croyait fermement que sa maîtresse avait succombé, brûlée vive dans l'incendie de sa maison.

En se retrouvant vivants, l'impression qui domina; chez tous deux, fut, d'abord, une surprise si profonde qu'elle éteignit tout autre sentiment.

Cuchillo éprouvait, en quelque sorte, presque une terreur superstitieuse, et la marquessa, dominée par l'élan de haine et le besoin de vengeance

qui remplissait son cœur, à cet instant, après un premier cri de stupeur, demanda où était le duo.

Mais cette demande avait quelque chose de machinal, ce

* Pour la première partie, voir le « Duo de Kandos, » numéro 346 et les suivants, du « Feuilleton Illustré. »

n'était plus que l'écho d'un désir farouche qui s'éteignait brusquement devant la réalité, pour faire place à de nouvelles sensations bien différentes.

Aussi, sans écouter, sans entendre même la réponse de Cuchillo, lui disant avec terreur :



—Tiens, voilà celui qui m'a sauvé, ajoute-t-elle en lui montrant Mono.

—Tais-toi, oh ! tais-toi, ma'heur, use !

Elle s'écria, le regard illuminé d'une joie profonde et plein d'une ardeur entraînante :

—Toi, Cuchillo, retrouvé; toi que je croyais perdu pour toujours, toi dont je portais le diu depuis deux ans; toi dont je venais venger la mort, autant et plus que le crime accompli par ce misérable Paul !

En parlant ainsi, elle s'était rapprochée de lui, lui avait pris les mains, le contemplant, le brûlant de ses yeux noirs, pleins de flamme et de joie !

—Oui, Mariquita, répondit-il bouleversé, c'est bien moi; mais parle plus bas, je t'en supplie. Toi, vivante !... Est-ce possible ?... Comment cela se fait-il ?

—Je te le dirai tout à l'heure... mais laisse-moi toute à l'ivresse de te revoir, de te toucher, de te sentir encore près de moi... Tiens, voilà celui qui m'a sauvée, ajoute-t-elle en lui montrant Mono, le nègre, qui s'é-

tait retiré dans un coin sombre, et assistait, immobile et silencieux, à cette scène étrange.

Cuchillo se retourna brusquement.

Il avait oublié la présence de ce nouveau témoin, et il eut un frisson de terreur en s'apercevant qu'un inconnu entendait ce qui se disait, apprenait encore son secret.

—Oh ! mon Dieu ! balbutia-t-il en se penchant vers la Mariquita, renvoie cet homme... Je suis perdu, s'il apprend, s'il comprend...

—Sois sans crainte. Il est muet. Nous pouvons parler devant lui ; il connaît tous mes secrets, il te connaît toi-même, pour t'avoir vu à Buenos Ayres... où je le tenais caché chez moi...

« C'est toute une histoire que je te conterai... plus tard.

« Il n'y a rien à lui dire, et je te réponds de lui comme de moi-même... Mais laissons cela...

« En effet... tu passes pour être le duc...

Elle s'arrêta frémissante, les narines dilatées.

—Quel était donc le corps qu'on a retrouvé dans la Pampa, près du corral, et qu'on a pris pour le tien ?

—Tu le demandes, Mariquita ?

—C'était le sien ?

—Oui !

—Qui l'avait tué ?

—Moi.

—Pourquoi ?

—Pour te venger, pour punir le meurtrier de la mort horrible qu'il avait voulu te donner !

—Ah ! merci, Cuchillo ! Oui, tu es un homme, toi, le seul que j'aie aimé, que j'aime, que j'aimerai jamais. Nos cœurs se valent, et nous sommes faits l'un pour l'autre.

« Oh ! je t'adore !

Elle l'entoura de ses bras, s'enlanguant à lui, avec des mouvements de coulèvre, couvrant ses yeux baissés de baisers ardents.

—Ah ! tu m'as vengé... Tu vois, moi, je venais, à mon tour, pour te venger... Sais-tu que c'est à cause de toi qu'il avait voulu ma mort, parce que je refusais de t'être infidèle... Quelle chose étrange que l'amour ! Je ne me reconnais plus moi-même.

—Oui, oui, je le sais ! murmura faiblement Cuchi lo, plongé dans le trouble le plus affreux qu'il eût encore ressenti ; livré au chaos des sentiments les plus violents et les plus contradictoires ; heureux et désespéré à la fois, de la voir vivante ; comprenant que sa vie entrerait dans une nouvelle phase, dont il n'osait regarder ni ne voulait prévoir les péripéties et les complications ; touché de cette passion chaude, qui éveillait en lui d'anciennes sensations, et pourtant incapable de répondre à cet amour, fini pour lui, ardent et terrible encore chez elle !

—Et il a su qu'il périssait de ta main, n'est-ce pas ? Il a su qui tu étais, ce que tu étais, et pourquoi tu le frappais ?

—Oui, oui, il a appris tout cela... Mais je ne voulais pas l'assassiner... Oh ! non... non !

« Mon Dieu ! si tu savais !...

—Quoi donc ?

—Je l'ai provoqué... je voulais le punir... j'étais un juge... non un bourreau... Nous nous sommes battus au couteau... Il m'a blessé !...

—Ah ! le misérable ! Ce n'est pas assez qu'il soit mort une fois !...

—C'est moi qui allais succomber...

La Mariquita eut un frisson, et ses prunelles noires lancèrent un éclair de colère.

—Louis Clermont m'a sauvé... Il a paralysé son bras, et je lui ai plongé deux fois ma navaja dans la poitrine, avant de voir, de comprendre qu'il était sans défense, aveuglé que j'étais par ma fureur.

La voix de Cuchillo tremblait, son visage pâlisait en rappelant ce duel, terminé en assassinat.

La « Porterna » le regarda avec étonnement.

—Ou dirait que tu le regrettes ! fit-elle.

—Mariquita, sais-tu qui il était ?

—Paul de Kandos ?

—Oui.

—C'était mon ennemi et le tien.

Cuchillo baissa la voix :

—C'était mon frère !

—Ton frère ! répéta-t-elle. Deviens-tu fou ?

—Hélas ! Je n'ai que trop mon bon sens. Mais regarde-moi donc ! Ne vois-tu pas cette ressemblance prodigieuse, qui a permis que l'on prit son cadavre pour le mien, et qui permet... depuis...

La Mariquita saisit vivement la lampe posée sur la table, enleva l'abat-jour et considéra, un instant, le visage bouleversé de Cuchillo.

—C'est vrai ! dit-elle enfin. Oui, la ressemblance est frappante, et je m'explique, maintenant, pourquoi la première fois que je t'ai vu... il m'a semblé que je te connaissais déjà, que je t'avais déjà rencontré, autrefois... Oui, oui, je m'explique cela maintenant, et comment je n'ai pas su analyser cette impression, en retrouver l'origine !

« J'avais connu Paul jeune homme, il y avait longtemps... Je te connaissais, seize ans après, homme fait... brûlé par le soleil de la Pampa, en costume de gaucho... cela faisait un changement considérable... et ne vous ayant jamais vus l'un près de l'autre... je ne pouvais comparer.

Elle le regarda encore.

—Mais, à présent, oui, cela me saute aux yeux ! Eh bien, malgré cette ressemblance, je ne t'en aime pas moins.

« Il était beau, et je le haïssais... Tu es beau, et je t'adore !

Elle fit une pause.

—Ah ! c'était ton frère !... Je crois que je t'en aime plus, voilà tout. La vengeance est plus complète.

—Mariquita, tu me fais peur !

—Tais-toi, tu n'es qu'un enfant !

Elle lui prit la tête dans ses deux mains, le caressant de ses yeux de vœux, le réchauffant de son haleine, qui avait quelque chose du soufflet brûlant de la Pampa.

—Nous voilà retrouvés, nous voilà réunis... Qu'importe le reste ? Mais je comprends, maintenant... C'est vrai, te voilà duc, tu portes son titre, qui est le tien, n'est-ce pas ?... puisque vous avez le même père... Oui, c'est bien simple. Le vieillard t'a reconnu. C'est ce qui m'a encore trompée... et ce qui a manqué te faire mourir, mourir de ma main...

Elle sourit.

—Non, le vieux duc ne m'a pas reconnu, répliqua sourdement Cuchillo.

Sa voix devint tremblante.

—Il me prenait pour... mon frère, son fils légitime... et c'est en mourant qu'il m'a révélé cet abominable secret...

—Voyons, explique-toi mieux.

—Tu sais que je suis un bâtard, un enfant de l'amour, le fils de Marie Pruneau, une pauvre ouvrière, abandonnée par l'homme qui l'avait rendue mère... car tu connais tout mon passé, je ne t'en ai rien caché...

—Et c'est pour cela, je crois, que je t'aime tant, mon beau forçat !

—Eh bien, cet homme qui avait séduit et abandonné la pauvre fille, c'était le duc de Kandos !

—Le vieux misérable ! fit avec conviction Mariquita, qui le haïssait.

—Il me l'a confié à l'agonie, me prenant pour l'autre... me suppliant de rechercher l'enfant... de l'amour, et de lui venir en aide... Et, devant cette révélation affreuse, qui faisait de moi une sorte de monstre... je lui ai tout dit... Je l'ai maudit... et il est mort désespéré, m'appelant : Assassin ! Oriant : Au secours !

La Mariquita haussa légèrement les épaules.

—Bast ! dit-elle doucement. Tu n'en savais rien. Ce n'est pas toi le coupable : c'est lui. D'ailleurs, qu'importe ? Pour te sauver, pour te venger, crois-tu donc que je n'aurais pas poignardé ma propre sœur, si j'en eusse eu une.

On doit défendre, sauver, venger, ceux qu'on aime. On mourrait bien pour eux ! Ne te l'ai-je pas prouvé ?

Elle le prit par la main, le conduisit près de la table, le fit assise sur son fauteuil, prit la chaise basse, où Jeanne s'était assise, près de son mari, la première fois que nous la vîmes, au début de cette histoire vraie, et, s'approchant, s'y pelotona, en lui disant :

—Écoute, il faut voir clair dans la situation. Il y a des choses peu compréhensibles pour moi dans tout ce que tu me racontes.

Je t'ai connu gaucho dans la Pampa, sans famille, presque sans nom, forger échappé du bagne, craignant la justice, te cachant. Je te retrouve avec le titre de duo, jouant le personnage de Paul de Kandos, fils du même père.

Raconte-moi tout cela en détail...

Je te dirai, ensuite, comment j'ai été sauvée, comment je suis à Paris sous le nom de Dolorés de Los Rios, alors que tout le monde croit à la mort de Maria Antequerra, la prima donna, du théâtre de Buenos-Ayres.

II

OU LA SITUATION SE DESSINE

Ce récit détaillé que lui demandait la Mariquita, c'était ce que Cuchillo redoutait le plus : car, avant même d'avoir pu approfondir sa situation vis-à-vis de la vraie duchesse de Kandos, puisqu'elle était la veuve de celui dont il avait volé le nom, la fortune et le titre, — nom, fortune et titre donnés à une autre femme, à la Petite Fée, à Jeanne, épousée par lui un an auparavant, on se rappelle dans quelles circonstances—il sentait ce qu'il y avait de périlleux et de terrible à dire la vérité à cette femme ardente et vindicative, dont l'amour pour lui n'avait point faibli.

Il eût voulu, pour tout au monde, avoir quelques heures de solitude qui lui permissent d'analyser sa position, d'adopter un plan de conduite, de prendre une résolution.

Mais le demander était impossible, aussi impossible qu'obéir au désir naturel de la Mariquita.

Cependant, elle attendait silencieuse, les yeux fixés sur lui ; et une plus longue hésitation pouvait devenir dangereuse, autant que trop de sincérité.

—Mon Dieu, dit-il avec effort, cherchant ses mots, fuyant le regard qui pesait sur lui, — tu sais presque tout, à présent...

—Non pas ; comment as-tu appris le nom de Paul de Kandos ?

Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Comment as-tu conçu, exécuté le plan dont je vois l'exécution si triomphante ?

Comment as-tu découvert surtout qu'il était l'auteur de l'incendie, mon meurtrier, puisque tout le monde l'ignorait et l'ignore encore ?

—Tu vas le savoir, répliqua Cuchillo avec empressement,

préférant parler de ces événements éloignés, si cruels qu'ils fussent pour lui.

Le lendemain du Jour, où... Paul, après t'avoir poignardé, mit le feu à la maison pour ensevelir la trace de son crime, un homme, un cavalier démonté, mourant de fatigue, de faim et de soif arriva, à la nuit, au corral où j'étais avec Louis Clermont, et nous demanda l'hospitalité, que nous lui accordâmes, comme cela se pratique au campo, sans l'interroger.

J'ignorais, à ce moment, l'épouvantable drame accompli, celle Esmeralda, et dont tu faillis être victime.

Au petit jour, Clermont devait de rendre à Buenos-Ayres. C'était son tour d'aller aux provisions.

Quant il revint, il n'osa pas tout d'abord me donner l'affreuse nouvelle qu'il avait apprise, là-bas, où tout le monde pleurait sur toi.

—Oui, on m'aimait ! fit-elle avec orgueil.

—Mais, poursuivit Cuchillo, par un hasard incroyable, il se trouva que Clermont avait habité chez son père, où, pendant quelques mois, il enseigna l'escrime et l'équitation à... à... Paul de Kandos.

En le revoyant, au jour, il le reconnut, et, il constata l'étrange ressemblance qui existait entre cet homme et moi.

De là naquit, aussitôt, dans son cerveau fécond... pour le mal... l'idée de l'abominable comédie que je joue... aujourd'hui.

Il conçut immédiatement le plan de me substituer au véritable marquis.

Mais, pour cela, il fallait qu'il disparût à jamais.

Sa mort fut donc résolue par Clermont, qui ignorait, d'ailleurs, qu'il fût ton mari, tout en le soupçonnant d'être l'auteur de l'incendie où tu devais avoir trouvé la mort.

Il lui tendit un piège qui amena l'aveu du malheureux...

—Du misérable, veux-tu dire !

—Et l'entourant de carcasses, lui jurant amitié et dévouement, il le força à nous raconter sa vie tout entière.

Moi, je ne savais rien : j'ignorais qu'il existât une famille de Kandos, et que le fils fût ton époux... je ne savais même pas que tu fusses mariée...

—Je crois que je l'avais oublié moi-même, répliqua la Mariquita.

Elle riait maintenant.

—Puis, qu'est-ce que cela pouvait faire à notre amour ?

—Il raconta tout sa vie, sa première rencontre avec toi...

—Quand je dansais sur la corde, à Anvers, je me rappelle...

—Sa passion pour la petite saltimbanque, son mariage, vos querelles, tes infidélités, la naissance de ta fille... et ta fuite avec un de ses amis.

—Ma fille... c'est vrai ! Qu'est-elle devenue ? J'y ai pensé plus d'une fois... et si ma vie me l'eût permis... j'aurais voulu la voir... mais, la pauvre enfant !... il valait mieux qu'elle ne me connût pas trop... Je n'ai pas beaucoup le sens de la maternité... D'ailleurs, je haïssais et je méprisais tant son père... Elle était chez le duo... Je la savais heureuse, à l'abri du besoin, bien élevée et élevée honnêtement.

Elle est avec toi, n'est-ce pas, à présent ?

—Oui.

—Est-elle jolie ?

—Charmante ! Elle te ressemble un peu.

—Je la verrai, maintenant, avec joie, et il me semble que je pourrai l'aimer.

Cuchillo frissonna des pieds à la tête,

—Continue, reprit la Marquessa; nous reparlerons de cela plus tard.

—J'écoutais le marquis, on proie aux sentiments les plus divers.

Après m'avoir été sympathique pendant le récit de sa triste enfance, il me devenait odieux depuis que je le savais ton mari. J'étais jaloux de lui...

—Jaloux? Pourquoi?

—Il t'avait connue... jeune fille... Il avait été le premier...

—Enfant! le premier, c'est l'homme qu'on aime! Je ne te connaissais pas. Il a eu la petite saltimbanque, misérable et inconnue... Toi, tu as eu la femme, la « prima-donna », l'artiste célèbre, la chanteuse que tout un peuple couvrait de fleurs et de bravos, qui vivait dans le luxe, au milieu de l'enceinte...

Ne te plains pas!

Ta part était la meilleure, à tous égards.

Je t'ai choisie... tu ne m'as pas achetée.

—Enfin, continua Cuchillo, sans répondre à son interruption, il en vint à sa rencontre avec toi... à Buenos Ayres, lorsqu'il te vit au théâtre, dans le rôle de la « Favorite », qui était ton triomphe.

Il raconta toute la scène entre vous deux : ses prières, son insistance, ton refus absolu... pour te conserver à moi... sa fureur et son infamie, sa hideuse et lâche vengeance.

Cuchillo s'arrêta et reprit :

—Je te croyais morte, morte d'une mort cruelle.

Je l'insultai, je le provoquai, lui disant qui j'étais, et qu'il allait mourir de ma main.

Il accepta le combat avec joie...

Non, il n'était pas lâche, Mariquita.

—C'est possible : tant mieux pour lui ! Ensuite ?

—C'était ce qu'avait préparé Clermont, qui voulait que je fusse son meurtrier.

Nous nous jetâmes l'un sur l'autre, armés, chacun, de notre navaja.

Il me blessa au flanc.

J'aurais peut-être succombé... quand Olormont, de son lasso, lui enroula le bras... Je m'étais élançé... Je le frappai deux fois...

Il tomba en m'appelant :

—Assassin !

Et c'était mon frère !

—C'est-à-dire celui qui t'avait pris ta part dans la vie : car tu étais l'aîné, et, fils du même père, tu traçais une existence misérable ! Voilà un coup de couteau qui a remis les choses en place. C'était justice, ami. Sois homme et ne te trouble pas pour cela. La Providence a conduit ton bras.

Elle baisa dévotement son pouce, comme font les femmes de race espagnole.

—Mais achève.

—Tu sais le reste : lui mort, moi blessé, Clermont m'expliqua son plan...

Je l'acceptai...

Je consentis à devenir son complice...

J'acceptai les bénéfices du sang versé.

On lui donna mes vêtements... je pris les siens avec ses papiers... Clermont lui coupa la barbe... car je n'en portais pas à cette époque... J'ai laissé pousser la mienne pour lui ressembler davantage... et nous nous enfûmes !

—Oui, oui, je comprends, à présent, fit la Mariquita. Je comprends l'erreur où tout le monde est tombé ; cette erreur qu

m'a fait verser tant de larmes... qui m'a fait voue depuis deux ans, non pas du mari que je croyais vivant, mais de l'amant que j'adorais !

Ah ! quoique mort, je le hais toujours du mal qu'il m'a fait, du désespoir où j'ai agonisé, le croyant ton assassin !

—Lui !

—Sans doute, Je crus qu'il t'avait tué, d'accord avec Olormont...

Mais tu ne peux me comprendre, sans savoir ce qui arriva, ce que je devins, ce que je fis, après avoir échappé à la mort abominable qui m'avait été préparée.

—Comment n'ai-je pas su que tu vivais ? s'écria Cuchillo, dominé par mille sentiments divers.

Comment le bruit de ta mort a-t-il persisté ?

Comment personne ne m'a-t-il jamais dit que tu étais sauvée ?

Comment ton nom n'a-t-il plus jamais été prononcé ?

Il y a là, pour moi, un mystère inexplicable.

Quand j'arrivai en Franche-Comté chez le duc de Kandos, il avait reçu la nouvelle de ta mort, il en avait acquies la certitude officielle... car, tu devines s'il s'en était inquiété...

—Oui, il me haïssait, et cela a dû lui faire grand plaisir, C'est ce que je voulais !

—Tu voulais...

—Je voulais qu'il ignorât mon existence.

Je voulais que Paul de Kandos, convaincu de ma mort, s'endormit dans l'espoir de l'impunité.

Je me cachai, moi, la victime, comme se cache le meurtrier. J'employai tous les moyens pour effacer ma personnalité, la faire disparaître si complètement qu'il ne se doutât de rien.]

—Pourquoi cela ?

—Pourquoi ? Tu le demandes ? Parce que j'avais soif de vengeance ! Parce que je voulais punir ton meurtrier et le mien !

—Tu n'avais qu'à le dénoncer !

—Jamais !

Charger la justice boiteuse et indifférente de punir celui que je haïssais, qui m'avait faite désespérée, que je croyais couvert de ton sang, qui avait brisé ma vie et ma carrière...

—Ta carrière ?

—Oui, car l'émotion et la terreur m'ont été ma voix ! Je ne puis plus chanter, je ne puis plus monter sur un théâtre.

Je suis ruinée !

Je vis, depuis deux ans, de la vente de mes bijoux, des dernières épaves de ma splendeur passée.

—Pauvre Mariquita ! s'écria Cuchillo, avec un élan de sympathie et de générosité sincères.

—Tu me comprends, maintenant. Ce qu'il me fallait, c'était la vengeance personnelle... la vengeance qui assouvit et qui fait du bien.

Il t'avait frappé, il m'avait frappée...

Il fallait qu'il fut frappé de ma main.

Me croyant morte, je pensais qu'il ne se cacherait pas... que j'arriverais à lui facilement.

Et j'y suis arrivée... tu l'as vu...

Non sans peine pourtant... car j'avais perdu sa trace à Paris...

Et c'est toi que je retrouve !

Oh ! je ne regrette plus mes douleurs, ni les tiennes ! Cette heure, cette heure inattendue, rachète tout.

Il est puni comme il devait l'être... et nous sommes là, ensemble !

III

IRMA, LA MÈRE DES NÈGRES

—Ah ! Mariquita ! s'écria Cuchillo, en lui saisissant les mains, avec un élan d'affection sinistre et de douleur désespérée, pourquoi n'ai-je pas su tout cela plus tôt ? Ma vie eût été changée... Je n'aurais pas accepté ce que j'ai accepté ; je n'aurais pas fait ce que j'ai fait !...

Il pensait à son mariage avec Jeanno, à ce mariage qui compliquait si terriblement sa situation, et d'autant plus, qu'il aimait Jeanno de toutes les forces de son cœur !

—Non, avons joué le même jeu ensemble, répliqua-t-elle, et nous tous sommes trompés mutuellement.

—Que s'est-il donc passé, après que ton mari se fut enfui ?

—Après m'avoir frappée de deux coups de couteau, il avait mis le feu à la pièce où nous nous trouvions, et, voyant la flamme gagner, il jeta le candélabre à terre, et disparut, sans que je m'en aperçusse ; je m'étais évanouie, j'étais tombée inerte et semblable à une morte.

Mais j'avais eu le temps de pousser un cri de détresse et d'appel désespéré.

J'étais perdue, si Mono, ce brave et excellent Mono, qui avait assisté à toute cette scène, d'une chambre voisine, où il se tenait à ma disposition, ne s'était élané sur moi.

Avec un dévouement et une présence d'esprit admirables, il me saisit dans ses bras, et, d'une main vigoureuse, sans s'inquiéter des brûlures et de la douleur, il arracha le vêtement, heureusement léger et peu compliqué, qui me couvrait et qui commençait, paraît-il, à prendre feu.

En moins d'une seconde, j'étais nue, et le peignoir enflammé, jeté au loin, ne me menaçait plus ; mais mon sang coulait abondamment, et j'étais toujours sans connaissance.

Cuchillo se leva d'un bond, et, courant à Mono, toujours immobile et silencieux, dans le coin sombre où il s'était réfugié, il lui saisit la main, en lui disant d'une voix émue :

—C'est bien cela ! Meri !

—Elle m'avait sauvé. Je l'ai sauvé, répondit simplement le nègre.

—Oui, c'est un brave cœur, poursuivait la Mariquita. Il est reconnaissant et soumis.

Mais écoute la suite.

Cuchillo revint à sa place.

L'éclair de joie et d'enthousiasme qui avait animé son regard s'était éteint brusquement.

Depuis qu'il se trouvait en face de la Portena, il passait sans transition d'un sentiment à l'autre ; tour à tour profondément heureux de revoir vivante celle qu'il avait aimée, et remué dans les fibres profondes par la passion qu'elle lui avait conservée ; puis, effrayé des conséquences de sa résurrection et de l'impossibilité matérielle où il se trouvait de répondre à cette passion, de réaliser le rêve d'avenir qu'elle devait faire en face de lui.

—Alors, reprit-elle, Mono sans songer à rien d'autre, m'étendit sur le divan, et inspecta mes deux blessures.

Elles étaient peu profondes.

Portés d'une main mal assurée, les coups avaient glissé le long des côtes, et ne menaçaient point ma vie.

La perte de sang aussi m'avait sauvée... C'est à peine si l'on voit, aujourd'hui, la cicatrice presque effacée de ces deux blessures...

Rassuré de ce côté, Mono essaya de me faire revenir à moi

même, en me jetant sur le visage des eaux de senteur et du vinaigre.

Cela prit quelques instants. Quand je rouvris enfin les yeux, un spectacle affreux frappa ma vue :

Le feu nous entourait tous les deux.

—Comment cela ?

—L'incendie avait continué son œuvre, alimenté encore par mon peignoir, qui avait communiqué ses flammes aux meubles. Tu sais que la maison était tout en bois, et en bois léger, ainsi que les meubles, suivant l'habitude américaine.

En peu de minutes, cela avait flambé comme un paquet d'allumettes.

—Oui, je comprends ; mais Mono ne s'en apercevait donc pas ?

—Non ; craignant que je fusse morte, uniquement occupé de moi, vérifiant l'état de mes blessures, il avait oublié tout le reste.

Elle s'arrêta avec un sourire.

—Je dois te dire que grâce à sa promptitude et à son courage, c'est à peine si, à la jambe gauche, il me reste une toute petite trace de brûlure.

Lui, au contraire, a eu les deux bras fortement entamés, et il en porte encore de larges cicatrices.

Ce fut donc moi qui, en rouvrant les yeux, aperçus, la première, le nouveau danger qui, cette fois, nous menaçait tous les deux.

La pièce, je te l'ai dit, flambait littéralement autour de nous ; des rideaux, le feu avait gagné les fenêtres, puis les cloisons. Il mordait le plafond... Il avait entamé le plancher, par le contact des bougies échappées au candélabre.

La porte n'était plus qu'un brasier.

—C'est affreux ! murmura le faux marquis, pris d'épouvante à cette description.

—Je poussai un cri d'horreur en bondissant sur mes pieds.

—Regarde ! dis-je à Mono.

Il leva les yeux qu'il tenait fixés sur les miens, vit et comprit. Il y eut un moment de stupeur.

Je sentis qu'il avait peur, ou, plutôt, qu'il était désespéré, car il ne concevait aucun moyen d'échapper à la mort épouvantable qui nous enveloppait de toutes parts et s'avantait sur nous en resserrant son cercle.

—Fuyons ! fuyons ! Sauve moi ! lui criai-je comme une folle, avec une énergie insensée.

—Oui, maîtresse, me répondit-il, tu seras sauvée !

Alors, secouant sa tête orpue, en homme résolu et qui a trouvé, il arracha de son corps la veste de toile qui le couvrait, et dont les manches à demi consumées avaient ouvert des plaies sur ses bras.

Cuchillo fit un geste de surprise.

—Tu ne comprends pas ? C'est simple pourtant.

J'étais nue, et j'étais toute échevelée... Mes cheveux, qui sont longs, tu te le rappelles, n'est-ce pas ? couvraient mes épaules, flottaient autour de moi.

La moindre étincelle, le moindre contact, devait les enflammer et me tuer, ou, ce qui eût été pire, me défigurer.

—Eh bien ?

(A CONTINUER.)

Le volume intitulé « Le Duo de Kandos » étant la première partie de ce feuilleton, nous le donnerons gratuitement à tout nouvel abonné d'une année.

LES FORÇATS DE L'AMOUR

DEUXIÈME PARTIE -- VENISE

IX

— Vous dites que je ne suis pas capable de dévouement, de sacrifice, et vous m'accablez d'injures, et vous me foulez aux pieds sans que mon orgueil se révolte ; vous blessez mon cœur, vous faites couler mes larmes et je ne me plains pas, et j'attends un mot de vous pour fermer ces blessures, pour essuyer ces pleurs.

« Armand, voyez moi, écoutez moi : suis-je encore la femme du golfe de Naples ? suis-je la misérable qui armait votre main d'un poignard et qui bergait un autre d'illusions ? Tournez vos yeux vers moi, Armand !

Elle s'agenouilla presque devant lui. Debout, superbe, la lèvres retroussées par le dédain, il la regardait en effet et il ne la relevait point. Il réfléchissait.

— Écoutez, Fiorina, je vous connais bien, à présent ; je sais ce dont vous êtes capable, et vous ne me tromperez plus. Il se peut que vous m'aimiez.

« Il me vient à l'esprit une fantaisie, c'est d'accepter cet amour et de m'en servir, c'est de vous mettre ainsi à mes genoux et de vous jeter ensuite quelques baisers en aumône. L'accepterez-vous ?

— J'accepterai tout de vous, même vos rigueurs, même vos humiliations, même vos ornautes : je veux vous forcer à dire que je vous aime le plus et le mieux.

Madame Bressa était sous le poids d'une de ces émotions qui décident de la vie entière.

Ainsi que cela arrive quelquefois, Dieu lui envoyait en punition de ses fautes le châtement le plus immense dont il puisse nous frapper, une passion sans espérance, une passion complète, pour un homme qui ne la partagerait jamais, qui la méprisait, qui se ferait d'elle un jouet et un instrument, ainsi qu'il venait de le lui dire avec une franche barbarie.

Elle était en effet digne de pitié : elle entreprenait une tâche où ses forces succomberaient et contre laquelle il n'y avait ni remède ni espérance.

Elle s'était relevée elle-même, puisqu'il ne la relevait pas, et posant sa tête sur l'épaule d'Armand, elle pleura, elle pleura avec une amertume et une désolation véritables : elle avait du cœur alors ! elle, la oruelle, la méchante, la vindicative.

Elle se sentit bonne et secourable ; le véritable amour est ainsi : il change la nature.

Armand en eut pitié ; il songea à ce qu'il souffrait lui-même et il comprit ses souffrances.

— Pauvre Fiorina ! répétait-il.

— Ah ! oui, bien à plaindre, bien à plaindre, mon Armand, puisque vous ne faites que me plaindre et que vous ne me consolez pas !

X

Cet amour, né d'un regard arrivé tout à coup dans cette âme gangrenée, la dominait et devait la dominer toujours. C'était un géant venu spontanément et sans degré, un de ces sentiments qui purifient une existence, lorsqu'ils prennent une bonne direction, mais qui conduisent aux plus grands excès, si le mal les emporte.

Armand était un être exceptionnel, à qui la nature avait tout donné.

Né avec les dispositions les plus magnifiques, une vaste intelligence, un cœur noble, des intentions généreuses, on ne le dirigea point ; on l'abandonna aux passions terribles qui germaient dans son sein ; on lui montra le mauvais côté de la vie, sans lui en faire connaître les bonnes directions.

Jeté seul dans ce monde, à un âge où il est nécessaire d'être conduit, entouré de séductions, susceptible de tous les entraînements, il devint en peu d'années ce que nous l'avons vu, un ange déchû, un ange tombé.

Quelques étincelles de bien existaient en lui, quelques cordes vibraient encore ; une main amie, une main doucement habile eût pu les faire résonner ; mais nul ne trouva le chemin de cette âme, parce que la seule personne qu'il l'eût trouvé n'y pouvait point marcher avec lui, selon ses vœux.

Le démon s'empara de lui pour le perdre : il devait inévitablement être perdu !

Madame Bressa se recontra sous ses pas, juste à temps pour le plonger plus avant dans le gouffre, non pas peut-être avec l'intention de le faire, mais par un effet de sa perversité d'habitude, qui ne lui permettait pas de distinguer le bon du mauvais.

Ses instincts étaient tournés du côté du vice, et c'est une terrible chose que l'habitude, même sur les natures délicates.

Elle nous fit le jugement et nous fait voir, nous fait juger nos actions et celles des autres sous un jour faux et nuisible.

Heureux ceux qui de bonne heure s'accoutument à la vertu ! Il est rare qu'ils ne persévèrent point, s'ils ont la force de briser les premières tentations.

M. de Narcoil n'était pas homme à faire le cruel envers une jolie femme qui se jetait dans ses bras. Incapable de calculer les suites, il ne vit qu'un moment de plaisir, sans songer au danger de donner à une personne telle que Fiorina, l'ombre d'un droit dont elle pourrait s'armer plus tard.

— Il me semble, lui dit-il, ma belle, que nous tombons dans la pleurnicherie et dans les extravagances romanesques. Ce n'est guère le cas en ce lieu de réjouissance : Marco Sauti ne nous héberge pas pour ces beaux sentiments là.

« Voici un excellent souper, des vins qui brillent comme des topazes dans ce cristal à facettes ; oublions le passé et l'avenir, occupons-nous du présent. Quelques heures joyeuses sont beaucoup dans la vie ; pourquoi les dédaigner, lorsqu'elles viennent s'offrir à nous.

À table, Fiorina, et buvons ; nous nous aimerons plus tard.

Mais Fiorina n'était pas gaie ; mais Fiorina, dévorée d'une passion brûlante, ne voulait pas seulement du plaisir, elle avait soif du bonheur. Autrefois elle s'y fut tromper.

Rendue clairvoyante et délicate par le sentiment qu'elle éprouvait, elle secoua tristement la tête à cette proposition.

— Armand, reprit elle, vous ne m'aimiez pas, vous ne m'aimerez jamais ! Je suis bien malheureuse !

— Quelle folie ! charmante : je vous aime à ce moment et beaucoup. Redevenez gaie, redevenez la folle et séduisante créature du golfe de Naples, je vous aimerai à la rage. Secouez ces pavots noirs qui voilent vos beaux yeux, regardez-moi comme autrefois, versez moi du nectar, cette ambrosie digne des dieux, servi par une pareille Hébé.

Au diable les remords et les crimes ! Ah ! vous êtes belle, Fiorina ; vous êtes plus belle qu'alors, et je ne saurais trop vous répéter combien cette beauté m'enivre. Ne voulez-vous pas me le permettre !

Fiorina se fit volontairement une ilusion chérie : elle crut, elle se crut capable de croire à un retour impossible ; elle se livra de

toute sa puissance à ce bonheur qu'elle a tendait si peu, et bientôt le ciel de son amour se couvrit des astres les plus brillants ; elle n'en aime que davantage.

Cependant, je l'ai dit, ainsi que cela arrive toujours, cette passion nouvelle et peu accoutumée la rendit difficile. À peine eut-elle entendu ces paroles, qui vibraient si délicieusement, qu'elle se sentit tout le vide et toute la fallacieuse puissance.

— Ah ! dit-elle encore avec son même mouvement de doute, ah ! mon Arnaud, vous ne m'aimez pas, vous ne m'aimerez jamais.

Lui aussi, roudi à la réflexion, désabusé, il comprit ce qu'elle pensait par ce qu'il pensait lui-même et n'eut pas le courage de la tromper encore : il se tut.

Seulement pour rendre un hommage respectueux à celle qu'il ne respectait plus, il lui baisa la main sans ajouter un seul mot.

— Oui, murmura-t-elle, c'est cela : une consolation d'estime... et encore !

Elle avait raison ; l'estime était bien loin de la pensée du jeune homme. Il la vit triste, il pensa que la conversation pourrait devenir ennuyeuse et il n'eut plus d'autre désir que de s'y soustraire.

— N'allons-nous pas maintenant un peu sur la place Saint-Marco, Fiorina ?

— Pour la voir, n'est-ce pas ?

— Oui, pour la voir, répliqua-t-il avec son insouciance et ses bravades ordinaires : qu'est-ce que cela vous fait ?

— Qu'est-ce que cela me fait !

Et, s'élançant vers lui comme une lionne en furie, elle lui saisit le bras, qu'elle serra de toutes ses forces.

— Ce que cela me fait !... Mais je la tuera, cette femme ; je lui ferai souffrir tout ce que je souffre : je lui ténaillerai le cœur, ainsi que vous broyez le mien. Ah ! vous n'êtes pas au bout de ma haine !

Arnaud reprit son sourire insolent et moqueur.

— Vous êtes magnifique jouant la tragédie, ma belle Italienne ; je vous traduirai le rôle de Roxane, et vous y serez plus belle que mademoiselle Olairon.

— Vous vous jouez de moi, vous ne me craignez pas ; vous savez pourtant ce que je sais faire. Ne l'oubliez point, je vous prie, et ne me traitez pas si fort en mirmidon de vengeance, s'il vous plaît.

— Fiorina, connaissez-vous un peu M. de Casanova ?

Cette question irrita la marquise ; c'était jeter l'huile sur le feu : rien n'attise la colère comme de ne pas même la redouter.

— Je sais que Casanova est l'homme de tout Venise que vous devriez fuir le plus soigneusement : il vous compromettra rien qu'en vous nommant. La sérénissime République le hait ; on l'arrêtera un de ces jours et vous aussi.

— La sérénissime République peut s'occuper de lui, qui est Italien, sans daigner s'occuper de moi, qui suis Français et au-dessus de sa puissance.

— La sérénissime République s'occupe de tous ceux qui viennent chez elle.

— Ah ! je me soucie peu de ses espions et de ses sbires ! Que lui ai-je fait à cette ténébreuse souveraine ? En quoi me suis-je mêlé de ses affaires pour lui donner le droit ou l'envie de regarder de si près aux miennes ?

— Tenez-vous en garde, je vous le conseille, monsieur, et c'est un conseil d'amie.

Au même instant, un coup sec, frappé à la porte, vint les

interrompre et les troubler. M. de Narceil s'approcha et ouvrit. C'était Marco.

— Pardonnez-moi, Eccolensa, pardonnez-moi si je suis importun, si je suis indiscret ; mais... mais... ce n'est pas ma faute...

— Que veux-tu, vieux Satan ? Que te faut-il ? mon âme ? depuis longtemps elle t'appartient. Seulement, tu as négligé de m'en faire toucher le prix.

— Eccolensa... il m'est fort difficile de m'expliquer... vous allez peut-être croire que j'y suis pour quelque chose, et cependant, foi d'homme, je l'ignorais.

— Quoi donc, double brute ? demanda le jeune homme impatienté.

— Il y a des seigneurs qui vous demandent.

— Comment savent-ils mon nom ? Comment se doutent-ils que je sois chez toi ?

— Ah ! pour cela, ces messieurs savent tout.

— Je vais donc les joindre.

— Non pas ; ils insistent pour entrer ici, dans cette chambre.

— Ils insistent ? Ce sont là de singuliers visiteurs ; ils se figurent qu'ils me feront la loi ! Ils n'entreront point, vous dis-je !

— Hélas ! monsieur, ils entreront, continua Marco d'un air béat, car mon devoir est de les faire entrer ; et, d'ailleurs je ne puis pas faire autrement.

— Enfin, au nom du diable ! que me veulent-ils ? Sont-ils des assassins ? Je ne suis point armé, mais je vendrai cher ma vie ; ce sera une belle fin de rendez-vous, sous les yeux d'une dame. Appelle ces terribles inconnus ! Votre masque, Fiorina.

Le marquise obéit. Elle n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur la porte demeurée entr'ouverte, qu'elle poussa un cri effrayant, et, entourant le jeune homme de ses bras, elle l'attira à l'autre bout de la chambre.

— Qu'y a-t-il ? demanda M. de Narceil en se débattant.

— L'inquisition d'Etat ! lui glissa-t-elle dans l'oreille ; de la prudence et du sang froid, ou vous êtes perdu. Je n'ai pas été maîtresse de mon premier mouvement. Nous aurons, je le crains, bien de la peine à le réparer.

Les sbires entrèrent ; celui qui paraissait leur chef étendit la main :

— Au nom de S. A. le doge, au nom de l'inquisition d'Etat et de la sérénissime République, Arnaud de Narceil, je vous arrête ; ayez à me suivre sur-le-champ.

— Vous me prenez bien à l'improviste, messieurs : J'ignore ce qui me vaut l'honneur de votre visite, honneur que je décline et que je n'accepte pas.

« Je suis Français, reconnu pour tel par votre ambassadeur, porteur d'un laissez-passer de ma nation ; vous n'avez pas le droit de me toucher un cheveu, je n'y consentirai pas de bonne volonté du moins !... »

— N'essayez pas la résistance, monsieur, elle serait inutile et vous succomberiez ; vous serions forcés de nous défendre, ce qui est tout à fait contraire à nos habitudes. Marchons, si il vous plaît.

La marquise avait écouté cet échange de paroles avec une immobilité et un calme inconcevables. Elle s'avança tout à coup entre les deux partis, comme une personne qui prend une grande résolution, et, en enlevant son masque avec une dignité que lui prêtait son amour, elle demanda au chef des sbires s'il la reconnaissait.

— Parfaitement, signora.

Et il ôta son chapeau.

— Je répond du prisonnier, dit elle.

— Moi aussi, Eccellenza, et il m'est particulièrement recommandé de me défilier de vous.

Elle se mordit les lèvres jusqu'au sang; sa démarche était connue.

— Vous ne pouvez donc pas m'obéir ?

— Non, madame, pas aujourd'hui.

— Et vous allez l'emmener, et vous allez le plonger vivant dans ces cachots qui donne la mort ? C'est impossible, cela ne se fera pas. Je parlerai au Conseil des Dix, je dirai tout, je lui apprendrai ce qu'il désire savoir; pour prix de sa liberté, je me vendrai mille fois s'il le faut; mais ne l'emprenez pas, au nom du ciel !...

Le chef fit un signe à Marco Santi. Il passa derrière la jeune femme, la saisit par la taille et la fit reculer.

Elle tourna la tête, pendant cet éclair, les sbires s'étaient emparés du prisonnier et le poussaient de force vers le corridor. Sa résistance était prodigieuse bien que sans armes: lorsqu'ils étaient entrés, son épée était loin de lui. Il en mit plusieurs hors de combat. Ce ne fut qu'après une lutte assez longue, dont l'avantage lui restait encore, malgré le nombre, qu'on parvint à le saisir par un stratagème.

L'espion fourrait des cordes; on lui en jeta une autour des jambes, qui l'abattit. Dès lors, se mettant tous ensemble après lui, ils l'empêchèrent de se relever et s'en rendirent maîtres.

— Défendez vous, Armand ! lui criaient la marquise, que Marco retenait à grande peine, abattez les tous, et je sais un moyen de nous sauver; je vous entaînerai loin d'ici, nous n'y reviendrons jamais.

Lorsqu'il fut lié, il s'opiniâtra à ne point marcher, à ne point se tenir debout. Il fallut l'emporter.

Fiorina s'élança pour le suivre; Marco la retint facilement.

— Vous allez vous perdre aussi, sans le sauver, signora; restez donc libre au moins pour le servir, ce beau cavalier qui vous intéresse tant.

(A SUIVRE)

Commencé le 10 Mars 1887 — (No 376).

Toute personne qui s'abonne maintenant à ce journal reçoit, gratuitement, le commencement de ce feuilleton.

VARIÉTÉS

Quelqu'un venait de prêter de l'argent à un gascon.

— Faites-moi votre reconnaissance, dit le prêteur.

— O mon ami, ma reconnaissance sera éternelle !

— Auguste ! qu'est-ce que ta grand'mère t'a donné pour tes étrennes ?

— Elle m'a donné un paquet de pétards, mais elle m'a dit de les ménager pour le temps du carnaval et pour la fête de la Reine.

Une portière qui vient de perdre son mari dit à son propriétaire, qui est un peu distrait :

— Monsieur, vous avez toujours été si bon pour mon pauvre défunt, est ce que vous ne viendrez pas demain, à son enterrement ?

— Demain, je ne peux pas; mais après demain sans faute !

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous :

1. — Le Roi des Volcurs, Le Trésor de Strongsey, Les Héritiers du Poignard, et plus de cinquante historiettes, etc.
2. — Les Héritiers du Poignard; Le Secret de l'Intendant; L'Amour à l'Épée; Un Noviciat; historiettes, etc.
3. — Le Duc de Kardos, L'Amour à l'Épée; Le Crime d'un Autre; Un Noviciat, etc.
4. — Les Aventures du Capitaine Vatan; La Dame de Pique; L'Homme des Grèves; Le Crime d'un autre; etc.
5. — Une Vengeance de Peau-Rouge; La Demoiselle du Cinquème; Le Crime d'un autre; etc.
6. — La Ville de Marguerite; L'Homme des Grèves; L'Amour à l'Épée; Le Crime d'un Autre; Un Noviciat.
7. — Les Meurtriers de l'Héritière; L'Homme des Grèves; Le Crime d'un autre; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants :

Exil l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Drames de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & CIE., EDITEURS,

Boîte 1986

475 Rue Craig, Montréal.